



ANVERS : VUE GÉNÉRALE, PRISE SUR L'ESCAUT

XXX

ORIGINES DE LA VILLE. — *Hand-werpen*. — LE *Burg*. — AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS. — PERSÉCUTION RELIGIEUSE.
— GRANDEUR, DÉCADENCE ET RÉSSURRECTION D'ANVERS.



VANT d'aborder l'histoire des développements successifs par lesquels passa Anvers, peut-être serait-il bon de dire un mot de ses origines, peu connues chez nous, et qui n'en sont pas moins fort vénérables. En effet, si, comme place maritime, cette

grande ville semble être une tard venue sur cette industrielle terre de Belgique; si elle ne fut que l'héritière de Bruges, dont elle détient aujourd'hui le sceptre commercial, elle ne le cède guère pourtant en ancienneté à son antique rivale, car sa naissance se perd dans les obscurités de la fable, et c'est un géant légendaire qui veilla sur son berceau.

Géant terrible, malandrin impitoyable, détrousseur de navigateurs, aussi cruel que rapace, ce farouche pirate tranchait, de son sabre gigantesque, la main du malheureux qui ne pouvait acquitter le péage de l'Escaut, et lançait ensuite cette main coupée dans le fleuve. *Hand werpen* (jeter la main), telle serait l'étymologie du nom de la vieille cité. Commencements peu flatteurs, assurément, nullement en

harmonie avec sa destinée commerciale, et qui lui sont chers cependant, car Druon Antigon, le méchant colosse, le *Reus*, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est associé à toutes les fêtes publiques, et, aux jours solennels, il est promené dans les rues anversoises où l'attendent de bruyantes acclamations, tribut constant de la sympathie populaire.

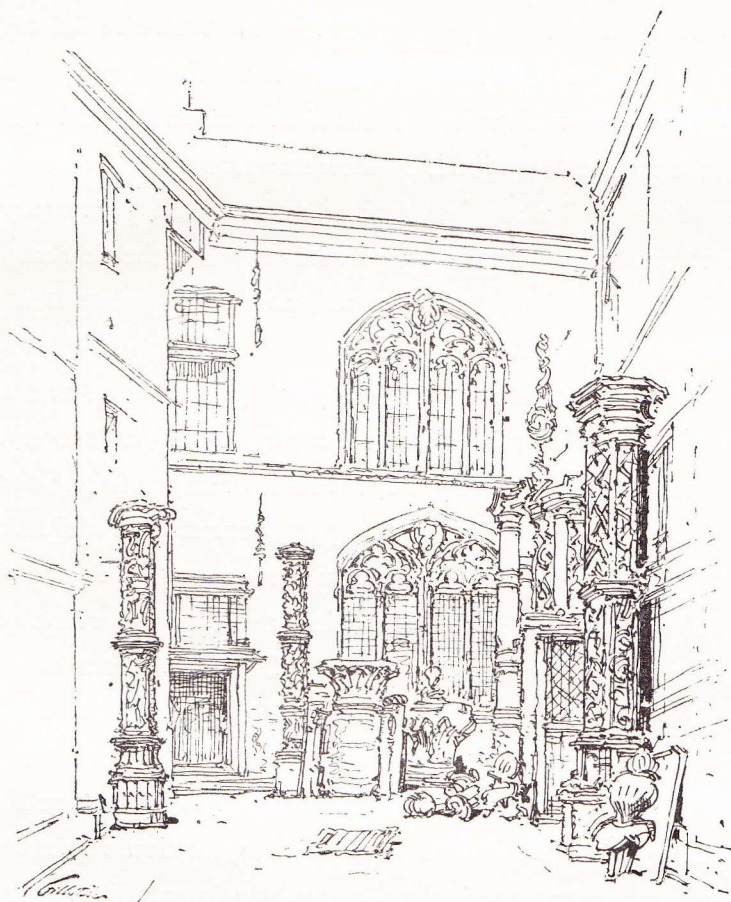
Heureusement pour l'honneur de la ville naissante, la puissance romaine et les archéologues ont donné, eux aussi, un coup d'œil sur son berceau. La première manifesta son intervention sous la forme d'un certain *Salvius Brabon*, vingt-quatrième roi de Tongres, époux, dit-on, de *Siviana*, sœur d'Octave, et cousin par alliance de Jules César. Brabon provoqua le géant en combat singulier, le mit à mort, délivra le pays, et Jules César, pour le récompenser d'un si utile exploit, le créa duc de Brabant (?) et souverain du marquisat d'Anvers (??) ¹.

De leur côté, les archéologues s'étant mis à la besogne sont allés encore plus vite et plus loin. Ils ont non seulement débarrassé l'Escaut de son terrible riverain, mais ils ont chassé Brabon lui-même, n'admettant pas comme point de départ de la ville naissante un établissement romain². Ils se bornent, en effet, à remonter au v^e ou au vi^e siècle, à une colonie de Bas-Saxons établis sur les rives de l'Escaut, campés à la façon germanique, méprisant les murailles, rattachant un îlot à la rive par une sorte de jetée, appelée en leur idiome *warf*, et créant de la sorte un port et un abri. Et, selon eux, c'est ce modeste terrassement, visible encore aujourd'hui, encore appelé le *warf*, qui donna son nom à la cité, *Aen't warf* (sur le Werf), désignant la position des premiers Anversoises.

1. A. Thys, *Historique*, etc. Une autre légende attribue ce problème fait d'armes à sept jeunes gens, qui furent les souches des sept familles patriciennes d'Anvers, vulgairement connues sous le nom de « *Zeven Schaken* ».

2. Cette opinion est toute récente. La descendance romaine, soutenue par Dierxsens (*Antowerpia Christo nascens et crescens*), a été réduite à ses justes proportions par Louis Torfs. (Voir notamment *Nagelatene Werken*.)

Je vous fais grâce maintenant de la visite de saint Éloi aux *Andoverpienses*, de leur conversion par saint Amand, de la première église édiflée par ce saint homme, et de l'autorisation accordée par Dagobert II d'entourer cette église de murs, autorisation qui permit



ANVERS : LE STEEN, VUE INTÉRIEURE

à saint Willibrod de qualifier Anvers de *Castrum* et de *Castellum*¹. Je ne parlerais même pas de l'invasion des Normands et de l'occupation d'Anvers par ces conquérants farouches, s'il ne s'était produit alors un fait curieux et presque inexplicable. A dater de cette époque, la nuit la plus complète se fait pendant un siècle et

1. Dans des chartes conservées à l'abbaye d'Echternach, et citée par Miræus en 1624 et par Berthollet en 1741.

demi sur les destinées de la malheureuse cité. Son nom disparaît entièrement de la carte d'Occident. Elle n'est même pas mentionnée dans le partage du royaume de Lothaire, où nous trouvons cependant les noms de Liège et de Malines.

Qu'était-elle devenue pendant ce temps? Avait-elle été complètement détruite, ou bien, restée au pouvoir des Normands, avait-elle été momentanément distraite du duché de Brabant? Quoi qu'il en soit, pendant tout le x^e siècle, l'histoire ne prononce pas une seule fois son nom, et il nous faut arriver au xi^e siècle pour trouver le bourg et le château d'Anvers transformés en « marche de l'empire », aux mains de la maison des Ardennes, portant fièrement le titre de ce nouveau marquisat.

Le bourg d'alors existe encore en partie, restauré au xiv^e siècle, il est vrai, mais très reconnaissable cependant, ayant conservé son château, le *steen*, sa vieille porte, ses fossés remplacés par des rues et des lambeaux de ses anciens remparts, accostés de vieilles tours à poivrières. Au-dessus de la porte de ce bourg, se trouve un bas-relief bizarre, une sorte de sphinx normand ou saxon qui n'a point dit son nom, ni révélé son secret. On est convenu de voir en lui une idole — fort bien — mais laquelle? — Ici l'accord fait place à la plus étrange confusion. M. Marshal¹ croit reconnaître dans cette figure indécise une divinité scandinave : le jeune dieu *Fricco*. M. Gens² y découvre le dieu *Semen*, interprétation ingénieuse, et qui le serait plus encore si, dans la mythologie scandinave ou dans les traditions germaniques, ce dieu-là avait jamais existé. Le chevalier de Burbure³ pense y retrouver un « des deux lyons taillez de pierre de seure la porte », qui sont mentionnés dans un compte original de 1398. D'autres y voient un aigle, et nos yeux n'ont aperçu qu'un enfant mutilé ; mais, comme il ne faut contrarier per-

1. *Essai historique et topographique sur la ville d'Anvers.*

2. *Histoire de la ville d'Anvers.*

3. Note de M. le chevalier de Burbure, dans les *Œuvres posthumes de Louis Torfs.*

sonne, nous sommes prêt à reconnaître un aigle, un lion, le dieu *Semen*, ou même le dieu *Fricco* si besoin était.

Étranges destinées des choses d'ici-bas ! Figurez-vous le statuaire à l'ouvrage faisant jaillir du bloc cette problématique figure :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu !...

Fort bien, mais quel dieu ? Voilà ce que nous ne savons plus. Et cette curieuse idole, qui a peut-être fait trembler nos ancêtres, n'est plus, pour leurs arrière-neveux, qu'un sujet intéressant d'investigations, de discussions archéologiques et d'ingénieuses suppositions.

Mais laissons ce sphinx, et revenons au *burg* dont il surmonte la porte. C'est là le vrai berceau d'Anvers. Rien n'est curieux comme de suivre sur un plan les transformations successives que subit la puissante cité. Tout d'abord, elle se borne à ce *burg* formant une sorte d'arc dont l'Escaut est la corde. Puis, à l'aide d'une vaste langue de terre qu'il s'adjoint vers l'Est, l'arc se change en pain de sucre. De 1201 à 1216, s'étendant sur la droite, l'agglomération naissante double son étendue. Ses remparts, toutefois, atteignent à peine à ce moment la place de Meir, qui est aujourd'hui le centre de la ville. En 1249, nouvel agrandissement, mais sur la gauche cette fois. En 1314, encore un accroissement considérable. Enfin vers 1410, grâce à de nouvelles adjonctions, Anvers parfait cette forme d'éventail qu'elle ne quittera plus, et qui la fait ressembler à sa rivale du Nord, l'industrielle et puissante Amsterdam.

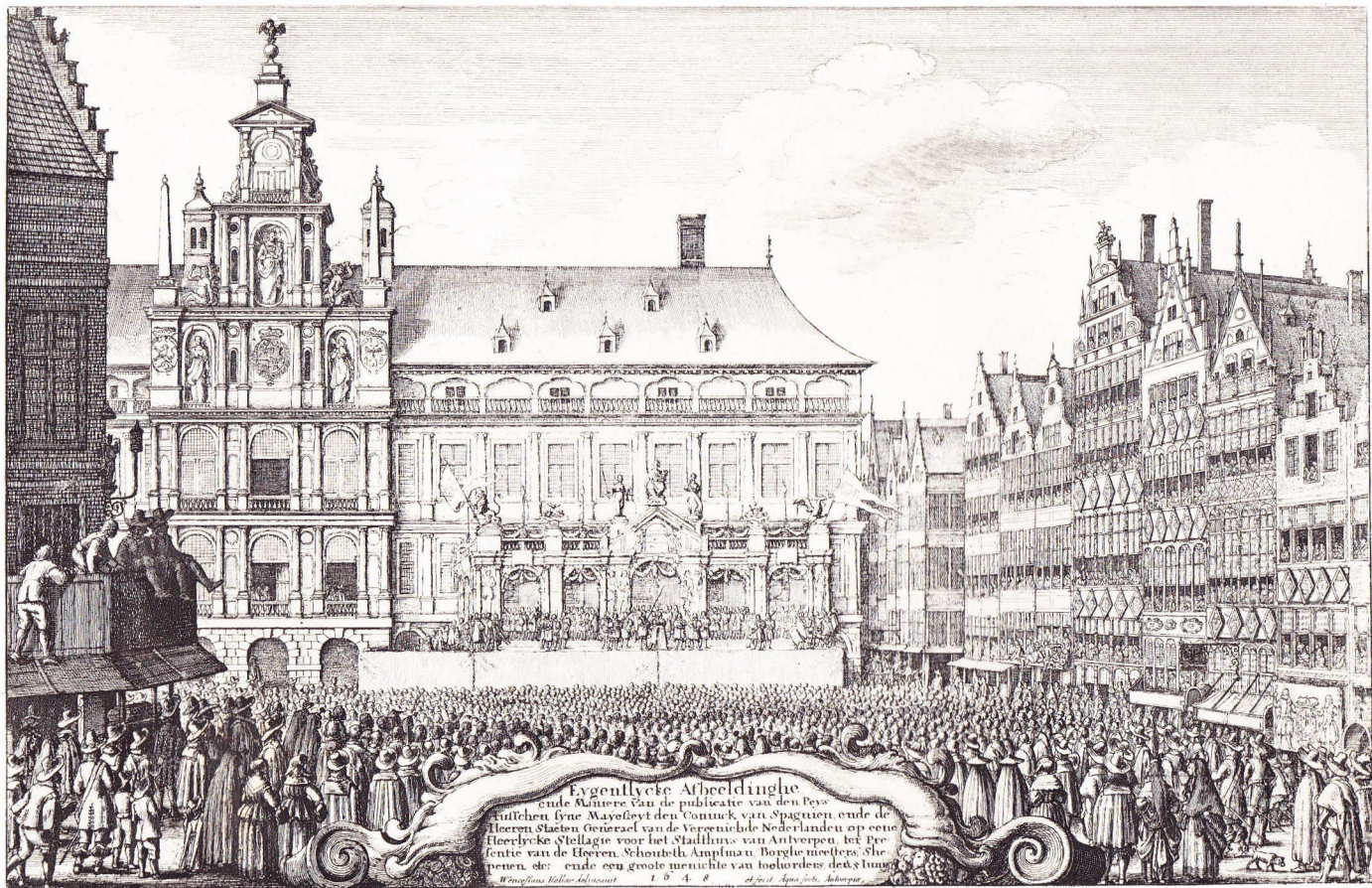
A ce moment, où Bruges et Gand ont atteint depuis longtemps l'apogée de leur puissance et de leur gloire, il s'en faut de beaucoup qu'Anvers puisse lutter d'importance avec elles. Elle est pauvre encore et obligée de recourir à tous les expédients pour combler les vides de sa caisse et remplir les lacunes qui existent dans ses remparts. La justice, en cette occurrence, n'est pas une de ses moindres ressources. Dès 1380, tout délit entraîne comme châtement répressif l'obligation

de travailler aux fortifications ou aux embellissements de la ville. En 1387, Jean de Rode, pour avoir tué un homme qui l'avait insulté, est condamné à exécuter dix pieds de mur. L'année suivante, Walkenisse est condamné à construire deux créneaux. En 1396, Jean de Hondt, Jean Heyns, Hannekin et Moeken, pour avoir fréquenté des femmes de mauvaise vie, sont tenus d'édifier chacun « une verge de murs, avec les guérites, à l'endroit qui leur sera désigné par le magistrat ». En 1400, semblable jugement est prononcé contre Jan et Claude Vanderbork. On n'en finirait pas s'il fallait tout citer.

Comme magnificence non plus, Anvers ne pouvait supporter la comparaison. Ce n'est qu'aux environs de 1400 qu'on renonça chez elle aux façades en bois et aux toitures en chaume. Le Werf ne fut empierreé qu'en 1404, le marché aux Bestiaux en 1415 seulement, et il fallut attendre l'an 1454 pour avoir, par la dérivation du Schyn, de l'eau potable à volonté. Mais nous voilà arrivés au moment où la ville va prendre un prodigieux essor. En un siècle le nombre de ses maisons double; de 1380 à 1480, sa population triple, elle saute de 20,000 à 56,000 habitants, et, en 1526, Anvers comptera dans ses murs près de 90,000 âmes. C'est le moment où elle va arracher des mains de Bruges le sceptre commercial, que celle-ci laisse vaciller et abandonne au hasard.

De longues foires, dont elle avait obtenu le privilège de Maximilien, mal content des Brugeois, et fort heureux de leur faire pièce; les avantages spéciaux attachés à ces foires, où « toute personne pouvoit venir et demourer et puis s'en retourner en sa maison, avec ses biens et marchandize en toute seureté, sans qu'aucun lui puisse donner empeschement quelconque pour depte¹ », ne tardèrent pas à attirer les étrangers. Trois fois par an, à la Pentecôte, à la Saint-Denis et à la Saint-Bavon, les boutiques se dressaient au cimetière Notre-Dame et les marchands y affluaient de tous les pays. Bientôt, la renommée aidant, on vit arriver des galères et des galéasses d'Italie et

1. Guicciardini.

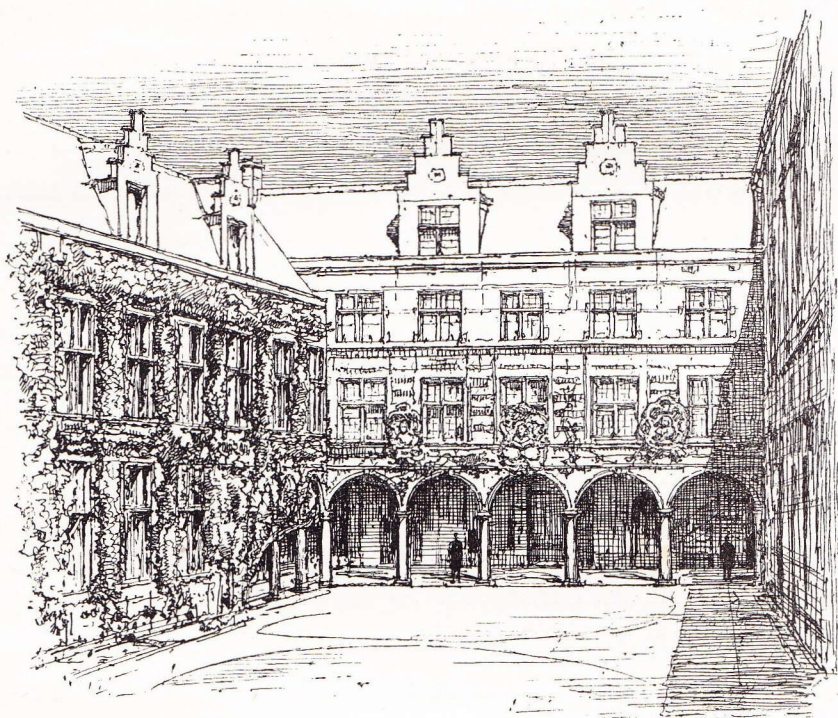


Hélogre-Dujardin.

Imp. Eudes.

MAISONS DES GILDES ET CORPORATIONS À ANVERS.
 Fac-simile d'une ancienne gravure de W. Hollar.

du Levant. Les Portugais, qui venaient d'établir des relations suivies avec les Indes, y envoyèrent des navires chargés d'épices ; et Bruges qui comprit le coup terrible que ce concours commercial allait lui porter essaya d'y mettre obstacle « fort et ferme » en empêchant la navigation de l'Escaut. Mais ce fut en vain qu'elle établit des croi-



ANVERS : LA MAISON PLANTIN (COUR INTÉRIEURE)

sières, et qu'elle bâtit le château de Haestinge le long du fleuve. Les Anversois « sortirent à main armée sous la conduite de leur marquis Jean de Ranst, gagnèrent ledict chasteau et le rasèrent, puis se jetèrent au pays de Waes où ils firent grand butin ¹ ». A partir de ce jour, la suprématie commerciale d'Anvers était définitivement établie ; elle allait, pour quelques années au moins, devenir la métropole du Nord.

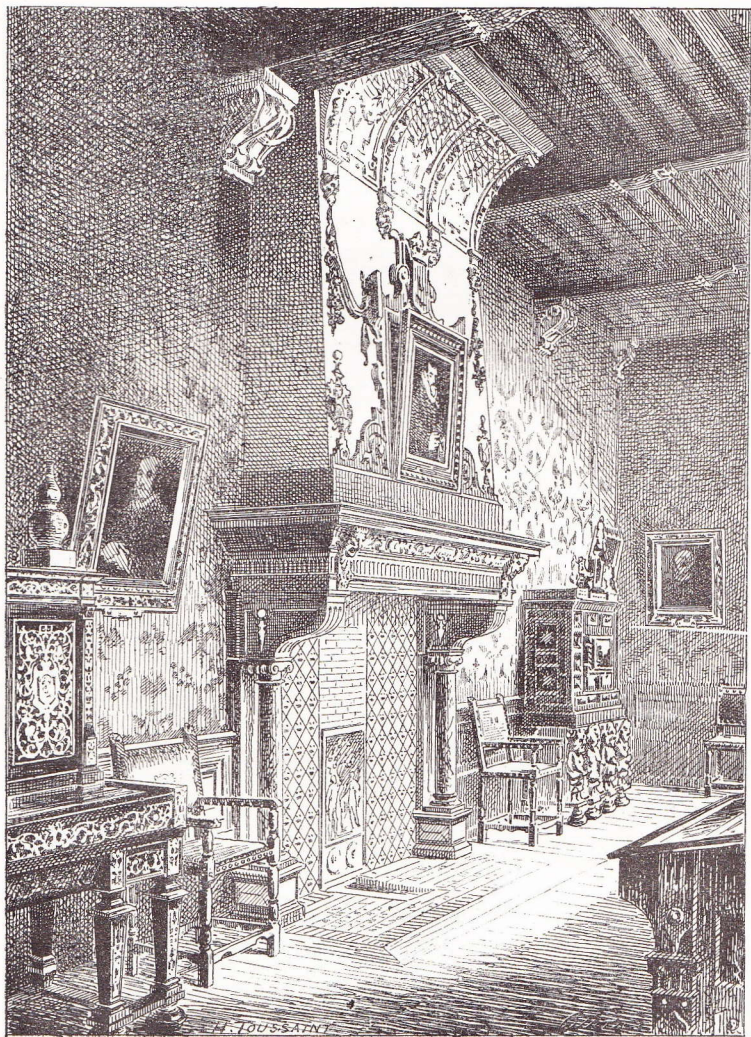
Il faut lire, chez les écrivains de ce temps, l'admiration qu'elle excite, l'enthousiasme qu'elle provoque : « En Anvers et en son

1. Meteren.

enceinte, s'écrie Guicciardini, il y a dix boulevards grands et d'excellentes manufactures, y a sept portes et somptueuses et magnifiques, faictes de pierres très belles et maçonnées industrieusement à la Dorique... En suyvant l'enclos et enceinte, sa muraille contient de circuit 4,812 pas. Elle s'estend, en son diamètre, en longueur de 1,600 pas, et de large elle en contient 844, de sorte qu'elle esgale environ, ou peu s'en fault, à la proportion des citez de Rouen ou de Liège... Il y a huit goulphes ou canaux principaux venant de la rivière, et par lesquels entrent et navires et frégates et grosses barques chargées jusques en la ville : Et tant sur ces grands canaux, que sur les autres petits courants par la ville, il y a plus de soixante-quatorze ponts et ponceaux... Enfin on compte en Anvers deux cent douze rües, tant grandes que petites, la plupart desquelles sont larges, droites et bien cogneües. »

Son importance et sa beauté aident à faire connaître son nom et sa réputation, qui se répand au loin, attire les étrangers. Peu à peu les riches familles de banquiers et de commissionnaires éparpillées dans le Brabant et la Flandre viennent s'y fixer. Les Diego d'Aro, les Sanian, les Bernuy, les Vaglio, y établissent leurs comptoirs. « Les aultres marchans de toutes nations les suyvent, comme les Anglois, les François, les Allemans, Oosterlins, Italiens et autres, tellement que cette ville, pour la bonne commodité de la rivière, le bon air et sa plaisante situation, devint si marchande qu'elle surpassoit toutes les autres ¹. » Enfin, comme pour mettre le dernier sceau à son importance, les « Nations » désertent Bruges pour Anvers. « Environ l'an M.D.XVI tous les marchands estrangers l'un suivant l'autre (sauf quelques Espaignols qui se tiendrent à Bruges) vindrent par de ça, avec non moins de dommage pour icelle ville que grand prouffit et comodité pour celle d'Anvers. Et les premiers qui s'y retirèrent furent les Gualteroti. Après eux ceux des Buonvisi, puis les Spignoli, tous de famille honeste et signalée. »

1. Meteren.



ANVERS

LA MAISON PLANTIN

VUE INTÉRIEURE D'UN ANCIEN CABINET

On comprend quelle affluence devait créer un pareil concours de négociants étrangers. Aussi bien que la ville « renferme en son enclos plus de 13,500 maisons... fort belles, agréables et commodes, les logis, eu esgard à la grande fréquence du peuple qui y aborde, y sont chers beaucoup plus qu'en lieu duquel on aye connoissance, la seule Lisbonne de Portugal exceptée ¹ ».

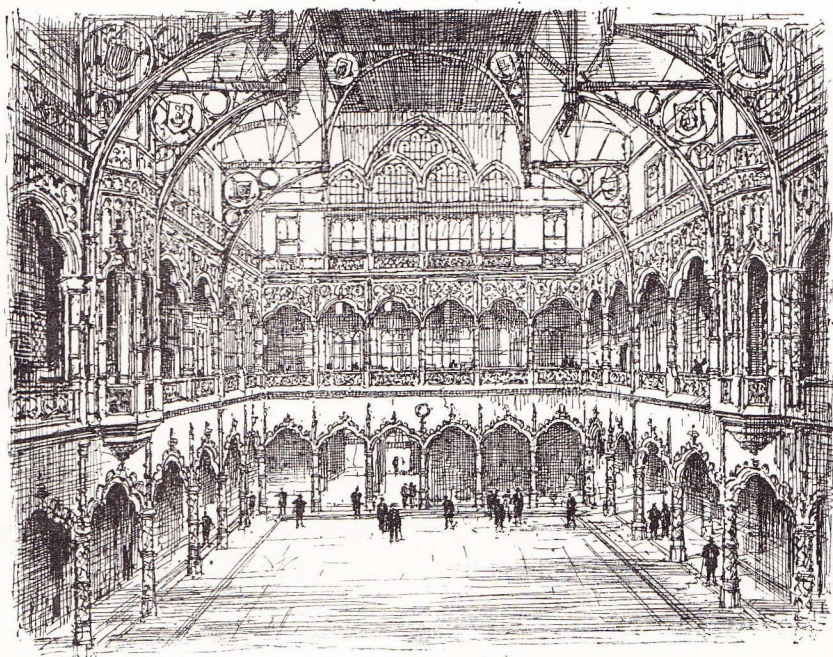
Mais le moment est venu d'esquisser à grands traits deux des figures les plus curieuses qui apparaissent, à cette époque, dans l'histoire d'Anvers. La première est la personnalité la plus surprenante assurément qui soit mêlée à ses agrandissements. C'est Van Schonbeke, à la fois ingénieur et architecte, propriétaire de carrières, de briqueteries et de fours à chaux, génie hardi s'il en fut, qui entreprit à lui seul de transformer la moitié de la ville, et mourut à trente-huit ans, méconnu par ses concitoyens, calomnié par ceux qu'il avait enrichis, après avoir construit cinq quartiers, plus de cinquante rues, remanié tous les alentours de l'Hôtel de ville, édifié des monuments, creusé des canaux et distribué, à vingt-quatre brasseries bâties à ses frais, l'eau du canal d'Herenthals, amenée dans la ville par des conduites souterraines, et élevée par un mécanisme ingénieux qui fait encore aujourd'hui l'admiration des hommes spéciaux.

La seconde figure est celle de cet homme de bien, de haut esprit et de solide érudition qui, né en France, à Saint-Avertin, près Tours, s'en fut à Anvers créer l'imprimerie célèbre qui devait immortaliser son nom. Le souvenir de Plantin, puisque aussi bien c'est de lui qu'il s'agit ici, a traversé les âges, en effet, sans rien perdre de son importance et je dirai presque de son actualité. Grâce à ses descendants, eux aussi gens de bien et de mérite, qui, enrichis par leur travail, n'ont voulu modifier en rien le berceau de leur fortune et de leur industrie, Anvers a le bonheur de posséder aujourd'hui l'imprimerie du vieux

1. « Un corps de logis ordinaire, ayant cinq ou six chambres, et salle et garde-robes, ne se loüe pas moins, par toute la ville, que de deuz cens escus par an, et les aultres plus grandes et moindres maisons, au cas pareil, sont donnés à ferme et loüage, à cinq cens escus et davantage. » (Guicciardini, *loc. cit.*).

maître telle qu'elle existait de son temps. Et la maison Plantin est devenue pour les lettrés un lieu de pèlerinage unique au monde.

Mais nous voici arrivés à ce moment psychologique dont nous parlions tout à l'heure, à cet instant délicat où les deux grandes forces, qui devaient se partager les destinées d'Anvers, vont entrer



ANVERS : LA BOURSE (VUE INTÉRIEURE)

en lutte, et c'est à ce combat des deux influences contraires qu'il qu'il nous faut forcément revenir.

Cet étonnant concours de gens de tous pays, de toutes conditions, voyageurs, négociants, gens instruits pour la plupart, ayant tous vu du pays, ne tarda point à produire ses effets naturels. Il en résulta une sorte de bouillonnement intellectuel facile à prévoir. La critique se glissa dans les esprits, la tolérance s'insinua dans les mœurs, et la libre pensée fit doucement son chemin. Comme toujours, ce mouvement libéral, en son principe, commença par en haut, puis peu à peu il descendit dans les masses. Il se manifesta dans les classes élevées

par un relâchement de pratique, par une indulgence toute fraternelle pour les schismatiques, par une sorte d'égalité admise entre toutes les croyances. Dans le peuple, au contraire, il revêtit des formes plus étroites; le calvinisme fit des prosélytes nombreux; le culte des images, cette grande source de division, fut pris au pied de la lettre, et la transformation schismatique s'effectua d'une façon complète, absolue. Les basses classes ne furent point converties à la tolérance religieuse, mais bien à une nouvelle religion.

Cette double évolution s'accomplit avec d'autant plus de facilité, que l'affluence des étrangers, nous l'avons dit, était considérable, et que les privilèges dont ils jouissaient rendaient toute surveillance religieuse extrêmement difficile. Par crainte de les voir s'éloigner, l'autorité municipale était en quelque sorte obligée de fermer les yeux sur leurs agissements. La police matérielle suffisait, au reste, à l'occuper, sans qu'elle eût encore à compliquer sa besogne en surveillant les croyances.

Le Magistrat le comprenait si bien que, de parti pris, il se refusait à voir la marche que suivaient les esprits. Sa conduite tolérante aurait pu tout sauver. Elle aurait pu amener une sorte de compromis, comme à Venise, où le pouvoir, à la fois fort et vigilant, permettait tout en matière de culte, à la condition que les apparences fussent sauvegardées. Mais une si raisonnable manière de comprendre les intérêts de la métropole commerciale du Nord n'était guère l'affaire de la maison d'Autriche. Son fanatisme étroit dominait tous ses autres sentiments. Il triompha même de sa rapacité, car une lettre de Fitzwilliam à sir W. Cecill, conservée à Londres au *State paper office*¹, nous apprend que les calvinistes d'Anvers offrirent jusqu'à trois millions en or, pour qu'on leur permît de pratiquer leur culte. Leur proposition fut repoussée.

Cette pensée d'un schisme apparaissant dans ses États fut, en effet, une sorte de cauchemar pour Charles-Quint et pour sa descen-

1. Lettre du 16 décembre 1566.

dance. Elle dura autant que sa vie, le poursuivit incessamment, ne lui laissa aucun instant de repos. Dès 1521, on le voit se poser en ennemi juré des doctrines nouvelles. A la diète de Worms, il les condamne par un décret solennel, et jusqu'à 1555, c'est-à-dire jusqu'à son abdication, la chose ne cessera de lui « peser sur le cœur », suivant l'expression imagée d'un écrivain flamand.

Même en Espagne, où les théories de Luther ne sont guère dangereuses cependant, il est harcelé par ces sombres préoccupations. Toute dissidence l'inquiète, tout ce qui sent l'hérésie l'exaspère. Là, il s'en prend aux Maures convertis, à ceux qu'on appelait les « nouveaux chrétiens ». Relisez les persécutions injustes autant que sanguinaires auxquelles, sous le moindre prétexte, furent soumis ces paisibles Morisques, vous y verrez le prélude des fureurs de l'Inquisition. Ajoutez qu'à Anvers même et dans tous les Pays-Bas la répression commença avant que le calvinisme s'y fût manifesté. N'ayant point encore de chrétiens à torturer et à martyriser, on y poursuivit, on y traqua les juifs convertis, comme en Espagne on harcelait les « nouveaux chrétiens ».

Sous les plus futiles prétextes, ces infortunés étaient pourchassés, bannis, exilés, quelquefois même pendus, et leurs biens confisqués venaient s'engouffrer dans les coffres toujours vides de leur maître orthodoxe. A l'une de nos visites aux archives d'Anvers, on nous montra la minute du procès d'un malheureux qu'on avait surpris « judaïsant ». Un des griefs invoqués contre lui, c'est qu'on l'avait vu changer de linge le samedi ; et, pour sa défense, le pauvre homme objectait qu'il avait l'habitude de mettre du linge blanc trois fois par semaine !

Voilà à quelles extrémités, sous le règne de l'empereur Charles-Quint, en était réduite toute une fraction de la population anversoise. Sous celui de son fils, on sait avec quelle ardeur sauvage furent poussées les persécutions. Un seul des lieutenants de Philippe II put se vanter d'avoir fait périr dix-huit mille victimes par la main



FERDINAND DE TOLEËDE, DUC D'ALBE

(Fac-similé d'une ancienne gravure.)



PHILIPPE II, ROI D'ESPAGNE

(Fac-similé d'une ancienne gravure.)

du bourreau, et ce sombre roi, lui-même, ne craignait pas de répéter à ses affreux confidents qu'il ne voulait « en aucune façon être le seigneur d'hérétiques ¹ ».

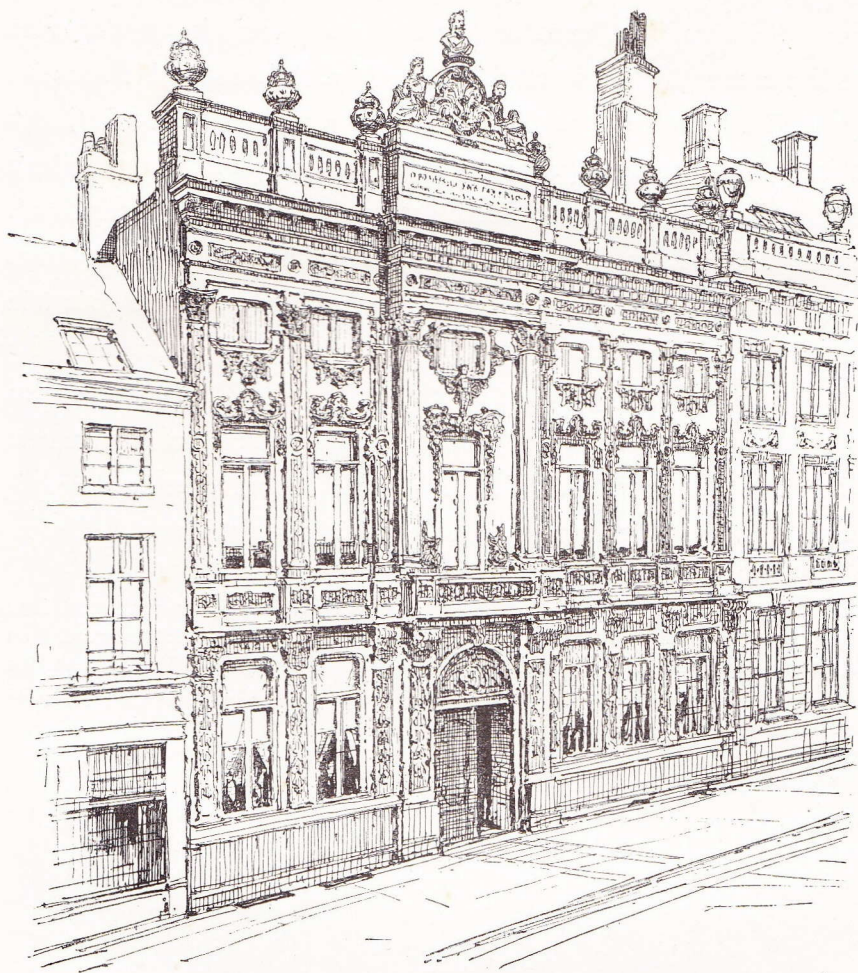
Eh bien, prenez l'histoire d'Anvers, lisez les pages toutes sanglantes qui terminent le xvi^e siècle et qui commencent le xvii^e, vous y verrez ces deux principes mis en présence : d'un côté, la liberté et la richesse ; de l'autre, la misère et l'oppression ; et, entre les deux partis en lutte, la ville se débattant dans une agonie terrible sous la main de l'orthodoxie farouche et triomphante. Vous y verrez un peuple riche, industriel, libéral, combattre de toutes ses forces, avec toute son énergie, pour conserver cette liberté de penser, cette tolérance religieuse indispensables à sa grandeur. Et quand, après tant d'efforts héroïques, tant de glorieux combats, Marnix sera obligé de s'incliner devant le prince de Parme ; quand, à bout de forces, il lui ouvrira les portes de la cité, vous verrez les négociants émigrer en masse, les protestants gagner l'Allemagne et la Hollande, les catholiques prendre le chemin de l'Italie et de la France, et la misère avec la famine entrer, en même temps que l'armée espagnole, dans les rues désertes d'Anvers.

Il vous souvient de ce brillant tableau que nous évoquions tout à l'heure, de cette ville fortunée où, en un jour, une soldatesque en délire avait trouvé deux millions d'écus d'or, de cette cité commerçante où les logis étaient « chers beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ». Eh bien ! comparez-le avec cet autre tableau effrayant dans son réalisme et bien fait pour provoquer l'horreur. « En 1586, à Anvers, on vit des gens jadis aisés mendier le soir un morceau de pain aux portes des maisons, tandis que d'autres, appartenant à des classes plus nécessiteuses, fouillaient dans les rues les tas d'immondices, et y cherchaient des épiluchures et des déchets de légumes qu'ils disputaient aux chiens ². »

1. « ... *Mi haveva piu volte detto che non vuole in modo nissuno esser signore d'heretici.* » (Lettre de l'archevêque de Rossano, nonce apostolique, au cardinal Alessandrino, 26 octobre 1566.)

2. Louis Torfs, *Nagelatene Werken*.

Ah ! Anvers a bien raison, après ces épreuves effroyables, de résumer en sa gloire artistique les deux siècles qui suivirent cette



ANVERS : MAISON DE RUBENS

année désastreuse. Elle a raison de s'absorber tout entière dans l'aurore glorieuse de Rubens, de Jordaens, de Van Dyck, de Teniers et de Quellin, de Rubens surtout, qu'elle admire, qu'elle adore, car il semble que pour elle les précurseurs de cet admirable génie n'aient été créés que pour annoncer sa venue et ses merveilleux élèves seulement pour marcher sur ses traces.

Pendant tout ce temps, en effet, elle est sacrifiée, immolée, livrée pieds et poings liés aux principes ennemis de sa grandeur. Dès 1648, l'Escaut est fermé et le commerce se meurt. Alors, les rues se vident, le silence se fait sur ses places, les madones se greffent à tous les murs, et c'est à peine si dans cette ville soumise Lyn et Teun, le comique *Eijerboer* et la gentille *Melkboerin*¹, font entendre une facétie joyeuse, une plaisanterie grivoise ou quelque couplet frondeur. Il fallut l'éroulement du régime théocratique, l'expulsion de la maison d'Autriche, le triomphe de la révolution et le retour de la tolérance religieuse pour qu'Anvers reprît goût à la vie. Quand, le 8 décembre 1792, le pavillon de l'escadre française apparut à l'horizon, quand le canon du capitaine Moulton salua son port, alors elle sentit le sang battre de nouveau dans ses artères. L'Escaut était libre. Après deux siècles de langueur et de désespérance, Anvers allait reprendre le cours de ses glorieuses destinées.

1. Le « Paysan aux œufs » (*Eyerboer*) et la « Laitière » (*Melkboerin*) sont deux curieuses statues remontant, l'une à 1667, et l'autre à 1766, qui ornent le marché au Lait et le marché aux Œufs. Comme Pasquin à Rome et Gobbo à Venise, dans les grandes circonstances, l'*Eijerboer* prend la parole et, le plus souvent, en un malicieux couplet, résume la question du jour.



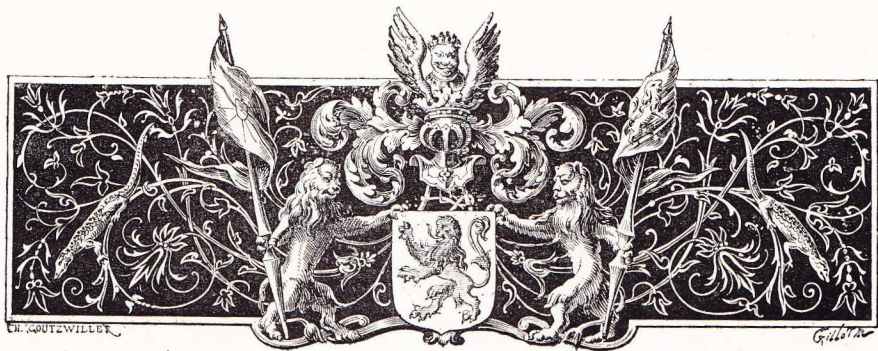


M. J. L. L.

Héliog. Dujardin.

Imp. Eudes.

ANVERS
La Tour de Notre-Dame.



ARMES DE FLANDRE

CONCLUSION



Anvers finit notre excursion dans la Flandre flamingante. Nous avons même, en pénétrant dans cette vieille, noble, puissante et riche cité, quelque peu dépassé les limites de cette curieuse et intéressante province.

Anvers, en effet, n'appartient pas à la Flandre et ne lui a jamais appartenu. Son marquisat relevait jadis des ducs de Brabant, la ville était un des plus beaux fleurons de leur couronne. Mais, à l'heure actuelle où toutes les divisions féodales ont cessé d'être; où les frontières qu'elles traçaient se sont effacées; où les grandes familles qu'elles séparaient se sont fondues en un seul et même bloc; où toutes les distinctions d'origine et de race tendent à s'atténuer pour ne former qu'un seul peuple et qu'une même nation, Anvers est devenue l'un des centres les plus importants de l'esprit, du langage, des mœurs et des traditions flamandes. C'est dans ses murs que l'art flamand a atteint son apogée; c'est dans ses murs que le libéralisme flamand livre encore ses plus rudes combats et ses plus formidables batailles.


Anvers appartenait donc à notre étude. C'est par Anvers que nous la terminerons.

Si, maintenant, lecteur bienveillant, après nous avoir suivi

d'étapes en étapes, vous réclamez une conclusion à ce livre, nous vous avouons qu'il n'en est qu'une, à notre sens, qui lui puisse convenir, car, en l'écrivant, nous n'avons eu qu'un but. Ce but, c'était d'intéresser notre chère France à ce pays encore trop peu connu et qui mérite cependant si bien de l'être ; à cette province, à ces villes, à ces campagnes, dont le passé a été si brillant et qui ont joué dans l'histoire de l'Europe un rôle d'une si haute et si magnifique importance. Ce but c'était de décrire l'éclosion du patriotisme, de l'art, de l'industrie, de la richesse, sur un petit coin de terre béni, et de montrer que ces biens si précieux sont le corollaire fatal, naturel, inéluctable de la liberté.

On a pu voir, en effet, par les événements si mêlés qui remplissent ce livre, que lorsque celle-ci s'endort, l'art s'endort avec elle, l'industrie tombe dans une léthargie profonde, et la richesse, sa compagne, jusque-là fidèle, disparaît pour longtemps. Lorsque la liberté renaît, au contraire, tout renaît avec elle, tout revit, et l'on voit reluire à l'horizon l'aurore des grands jours.

Nous vous avons montré surtout la Flandre dans le passé. Allez maintenant la contempler dans le présent. Telle est la conclusion de notre livre. Si nous sommes parvenu à vous intéresser à l'art, aux monuments, aux traditions de la Flandre, à sa grandeur parfois éclipsée, en apparence anéantie par deux siècles de servitude, allez voir ce qu'ont fait d'elle cinquante années d'indépendance. Au milieu de trésors d'art de toutes sortes, vous découvrirez, sur cette terre éternellement riche et généreuse, un peuple de nouveau maître de ses destinées et riche de nouveau, industriel, artiste et résolu à ne plus se dessaisir des biens qui lui sont départis. En peu de jours, en peu d'heures, vous trouverez là beaucoup à apprendre et beaucoup à retenir. Car il n'est pas, dans la vie, de plus beaux spectacles ni de meilleurs exemples, que ceux fournis par la sage pratique de la liberté.



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.

TABLE

DES

GRAVURES HORS TEXTE

	Pages.
Bruges. — L'eau d'amour.	1
Audenarde. — La salle des mariages.	25
Courtrai. — La place de l'Hôtel-de-Ville.	41
Ypres. — L'église Saint-Martin.	77
Dixmude. — Le jubé.	137
Furnes. — La Grande place.	153
La bataille de Nieuport.	177
Blason de la chambre de rhétorique « la Violette d'Anvers ».. . . .	185
Ostende. — La plage.	201
Bruges. — Le beffroi.	227
— La « Vierge » de Michel-Ange.	241
— La châsse du Saint-Sang.	253
— Le tombeau de Marie de Bourgogne.	261
Drapeaux et blasons des corporations flamandes.	276
Bannières des armuriers de Gand et blasons des confréries flamandes.	280
Blasons des corporations de la ville de Gand.	293
Les Gantois implorant leur pardon de Charles-Quint.	301
Gand. — Le marché du Vendredi.	305
— Église Saint-Nicolas.	313
— La chaire de Saint-Bavon.	321
— Blasons des corporations de la ville de Gand.	329
— L'« Agneau mystique ».	341
Termonde. — Vue de la Meuse.	361
Anvers. — La tour de Notre-Dame.	369
— L'hôtel de ville et les maisons des anciennes corporations.	385

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
AVIS DES ÉDITEURS	I
I. — La Flandre. — Coup d'œil général. — Paysages et cités. — Caractères des habitants.	1
II. — Audenarde. — Sa gloire industrielle et militaire. — L'entrée de Maximilien et de Louis XV. — Un roman impérial.	11
III. — Audenarde. — Sainte-Walburge. — Les massacres de 1572. — Notre-Dame de Pamele. — L'hôtel de ville. — Les tapisseries d'Audenarde. . .	19
IV. — Courtrai. — La bataille des Éperons d'or et la défaite de Rosebecke.	31
V. — Courtrai. — Notre-Dame et Saint-Martin. — Le béguinage. — Le beffroi et l'hôtel de ville.	39
VI. — Ypres. — L'église Saint-Martin. — Le tombeau de Jansénius.	51
VII. — Ypres. — La halle aux Draps. — Prospérité merveilleuse. — Fêtes et réjouissances. — Insurrections et massacres.	63
VIII. — Ypres. — Un siège célèbre. — Notre-Dame de Tuin. — Les douze cochons de Saint-Antoine. — La boucherie et le musée.	77
IX. — Le pays Flamingant. — La vieille Flandre. — Le <i>Boschkerle</i> . — Le paysan de la plaine. — Le paysan des polders.	87
X. — La superstition flamande. — Magiciens et sorciers. — Le faux Baudouin et le Juif errant. — Le dieu Thor.	99
XI. — La chanson flamande.	115
XII. — Villes et villages. — Gits et la secte des Stevenistes. — Dixmude. — Les gâteaux-âmes.	137
XIII. — Furnes. — Son ancienne grandeur, sa richesse et sa puissance disparues. — Sa procession.	151
XIV. — Nieuport. — Son aspect désolé. — Le donjon des Templiers. — Halle et beffroi. — La vierge de Lombardzyde. — La bataille de Nieuport.	163
XV. — La rhétorique et les rhétoriciens. — L'origine et l'organisation des chambres de rhétorique. — Les grandes journées.	181
XVI. — Ostende. — Le siège de 1601. — Transformations multiples. — Pêcheurs et commerçants. — La compagnie des Indes. — Les huîtres d'Ostende.	191

	Pages.
XVII. — Blankenberghe. — Les « Patriotes ». — La plage et ses hôtels. — La guerre aux caleçons.	203
XVIII. — Coup d'œil sur le pays. — Wynendale et Marie de Bourgogne. — Thourout. — Damme. — Les fiançailles de Charles le Téméraire.	211
XIX. — Bruges. — Son privilège de l'étape. — Son antique splendeur commerciale. — Les nations. — Mauvais jours.	227
XX. — La porte de Damme. — La Bruges actuelle. — Silence et désolation. — L'école de Bruges. — Van Eyck et Memling.	241
XXI. — La procession du Saint-Sang. — Le tombeau de Charles le Téméraire. — La Toison d'or. — Clochers et beffrois. — Bruges la nuit.	253
XXII. — Les corporations flamandes. — Gildes, métiers et serments. — Leur organisation militaire. — Émeutes et tumultes.	275
XXIII. — Gildes, métiers et serments. — La politique et les intérêts. — La vie publique des Gildes. — Charles le Téméraire et les Serments. — Un édit de Joseph II.	291
XXIV. — Un parallèle instructif. — Gand. — Caractère des Gantois. — Vieux monuments. — Vieilles institutions. — Le libéralisme gantois.	305
XXV. — Gand. — Instruction publique et éducation. — Goût des lettres et des sciences. — Le <i>Willemsfonds</i> . — L'école de Moerbecke. — Les associations gantoises. — Les doyens de voisinage	315
XXVI. — Patriotisme des Gantois. — L'aurore de l'art flamand. — Littérature et peinture. — L'esprit flamand au xv ^e siècle.	329
XXVII. — Un tombeau célèbre. — Rubens et Duquesnoy. — L'évêque Triest. — L'horticulture gantoise. — Louis XVIII à Gand, en 1815.	343
XXVIII. — Termonde et Alost. — Le cheval Bayard. — Van Dyck et Rubens. — Le premier imprimeur de la Belgique. — Beffroi et carillon.	351
XXIX. — Anvers. — La ville catholique. — Les églises. — Émeutes et pillages. — Les principaux sanctuaires.	363
XXX. — Origines de la ville. — <i>Hand-werpen</i> . — Le <i>Burg</i> . — Agrandissements successifs. — Persécution religieuse. — Grandeur, décadence et résurrection d'Anvers	379
CONCLUSION.	397
TABLE DES GRAVURES	401